

I

Ce fut par un chaud matin d'été que ma mère et sept autres femmes arrivèrent en vue de Jersey. Le ciel était d'un bleu laiteux et le soleil, déjà haut dans le ciel, brillait sur l'îlot rocheux où se dressait déjà le château de pierre, transformant la mer scintillante en un tapis de diamants. La nausée qui l'avait accompagnée pendant la traversée céda la place à un frisson d'excitation. Tout était trop coloré, trop éblouissant pour être réel, mais c'était si beau !

L'une des femmes lui prit le bras :

— Regarde, Maureen, regarde là-bas ! Tu vois ? C'est la France !

Une par une, les autres femmes se tournèrent, la main sur les yeux et, en plissant les paupières pour se protéger du soleil éblouissant, elles laissèrent échapper des murmures d'enthousiasme.

— On pourra aller à Paris, les jours de congé ! s'écria ma mère qui ignorait que Paris était très loin des côtes normandes.

Puis, dans un dernier cahot, le ferry s'amarra, et l'on posa la passerelle. Leur valise à la main, les jeunes femmes descendirent à terre et, pour la première fois, posèrent le pied sur l'île de Jersey.

Elles cherchèrent des yeux ceux qui étaient censés les accueillir. On leur avait dit qu'un logement était prévu et

elles étaient toutes impatientes de s'y rendre pour prendre le bain bien chaud dont elles rêvaient. Ensuite, elles avaient convenu d'aller explorer la ville.

Il ne s'agissait pas simplement d'un nouveau départ. L'Irlande était stricte avec ses filles : jamais d'alcool fort, et seule une femme aux mœurs légères s'aventurerait dans ce domaine masculin qu'était le pub.

Même lors des soirées dansantes où elles avaient le droit d'aller, elles ne buvaient que des boissons sans alcool. Ces soirs-là, un parent, voire les deux, ne se couchait pas avant d'être sûr que sa fille était directement rentrée à la maison et qu'elle ne sentait pas l'alcool que les hommes faisaient entrer en douce. À Jersey, elles n'auraient pas à subir toutes ces restrictions : pas de couvre-feu, pas de parents les yeux rivés à la pendule. Pour la première fois de leur existence, elles étaient libres.

— C'était une sensation grisante, me confia ma mère.

Tandis qu'elles bavardaient, elles virent approcher deux hommes. Le premier, dans la trentaine, était de corpulence trapue, avec un visage rouge, tanné par les intempéries, et des cheveux foncés et gras. Ma mère lui accorda à peine un regard ; elle réservait toute son admiration au second, qui était plus grand de plusieurs centimètres que son compagnon, avec des boucles châtain clair un peu longues qui donnent même à un trentenaire l'allure d'un jeune garçon, et un immense sourire aux dents bien blanches.

Si la nature avait été généreuse en lui donnant des traits réguliers, une petite fente au menton et des yeux d'un brun chaleureux, le soleil avait été tout aussi indulgent. Au lieu de la peau rougeaude de son camarade, il arborait sur les parties visibles de son corps, son visage, son cou et ses avant-bras, un hâle doré. C'était, m'avoua ma mère de nombreuses années plus tard, le plus bel homme qu'elle eût jamais vu.

— Vous êtes les Irlandaises, hein ? demanda-t-il.

Devant leurs hochements de tête enthousiastes, le sourire brilla à nouveau.

— Appelez-moi Jim, dit-il.

En indiquant du doigt son compagnon taciturne, il le présenta sous le nom de Bob. Ni l'un ni l'autre ne demanda leur nom aux femmes.

— Bien, les filles, c'est notre boulot de vous emmener à votre piaule. Je suppose que vous êtes toutes impatientes, alors, suivez-nous.

En quelques longues enjambées, il les conduisit jusqu'à une camionnette à plateau dotée de deux bancs en bois sur les côtés.

— Grimpez ! dit-il avant de s'installer à côté de l'homme plus âgé qui, toujours sans un mot, démarra le moteur.

La dernière étape de leur voyage avait commencé.

Je ne dispose que des souvenirs de ma mère pour savoir à quoi ressemblait Jersey en ce temps, mais je peux parfaitement imaginer ce jour aussi clairement que si j'y avais été. Le port, plutôt tourné vers la pêche, était très différent de ce qu'il est aujourd'hui.

Je connais le port de plaisance actuel, avec ses élégants voiliers et ses yachts où, dans la journée, des hommes en pantalon blanc impeccable et en tee-shirt s'activent à confectionner de parfaites galettes de cordages et à graisser d'épaisses chaînes. La ville de Saint-Hélier elle-même devait également être très différente, sans les terrasses de café, ses restaurants vivement éclairés, ses boutiques de couturiers et ses majestueux hôtels.

Il me suffit de fermer les yeux pour voir le bleu de la mer qui se reflète dans le ciel et le groupe de jeunes filles aux vêtements froissés par le voyage, leurs cheveux volant dans la brise qui embaume l'été, leurs visages éclairés par l'impatience et la curiosité. Au centre du groupe, il y a ma mère, avec son rire perlé et ses yeux pétillants, la plus radieuse de toutes.

Je peux parfaitement imaginer ces enfants (après tout, elles n'étaient pas très âgées) qui lancent leurs valises dans le camion et y grimpent sans cesser de rire et de plaisanter. Sur le trajet, au lieu des grandes maisons claires d'aujourd'hui, aux pelouses manucurées, chacune avec son court de tennis et sa piscine, elles découvrent, à travers les fumées de diesel et les rafales d'embruns salés, des champs et des prés d'un côté, avec les troupeaux de vaches, et de longues plages désertes de sable doré le long de la mer.

Le camion s'engage dans un chemin creux et continue encore pendant un moment à travers la campagne jusqu'à ce que le chemin fasse place à la cour d'une ferme de grande taille.

— On y est presque, déclara le chauffeur.

— Presque où ? marmonna celle qui s'appelait Marie. Ne dites pas que c'est ici qu'on va travailler ?

Elle se tourna vers ma mère avant de continuer :

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit, Maureen ? Les gens qui t'ont proposé le boulot ?

— Que je commencerai par travailler dans une ferme et que, un peu plus tard, lorsque j'aurai remboursé mon voyage, je serai libre de chercher un autre travail. Dès que j'aurai mis un peu d'argent de côté pour pouvoir payer mon logement, en réalité.

En les entendant, le chauffeur se mit à rire.

— Ah ! faut voir ce qu'ils vous racontent comme histoires, les filles ! lança-t-il par-dessus son épaule.

Ma mère décida de l'ignorer parce qu'elle se souciait davantage de l'endroit où elle se trouvait.

— Nous avons l'intention de faire un tour en ville après notre installation, dit-elle. À combien de kilomètres se trouve-t-elle ?

— À Jersey, on peut toujours aller partout à pied, déclara Jim. Vous savez, l'île ne fait que quelques kilomètres de long.

— Et alors, ajouta son compagnon, on ne se déplace pas à pied en Irlande ? Quoi qu'il en soit, vous devez d'abord voir où vous allez habiter, non ?

Il y avait dans la voix des hommes quelque chose qui mit ma mère mal à l'aise. Ils avaient commencé à bavarder entre eux dans une langue qu'elle ne comprenait pas, mais elle sentait que les éclats de rire et les regards en coin révélaient que les femmes étaient la source de leurs plaisanteries. Les autres, qui semblaient aussi deviner qu'on se moquait d'elles, ne disaient mot.

Elles furent cependant soulagées lorsque Jim, avec son fameux sourire, se retourna pour leur faire un clin d'œil.

— Ne soyez pas tristes, les filles. Pas dès votre premier jour ! Nous vous taquinons. Si vous retrouvez votre bonne humeur, je pourrais me laisser convaincre de vous conduire en ville à la fin de la semaine. Et je vous ferai visiter Saint-Héliér.

Un chœur de remerciements accueillit la nouvelle et, quelques minutes plus tard, le camion se gara devant une rangée de cabanes oblongues.

— Vous y voici, mesdemoiselles. Voilà votre nouveau logis, annonça Bob sans un sourire tandis qu'il descendait du camion.

Ma mère décela un éclat sarcastique dans ses yeux lorsqu'il remarqua leur expression.

Les murs en parpaings et les tôles ondulées du toit n'évoquaient pas du tout une maison ! Les cabanes ressemblaient davantage à un poulailler avec ses fientes répugnantes.

— Allez, ce n'est pas si mal, les filles, insista Jim en voyant leur déception. Entrez et jetez un œil. Vous verrez que cela peut être très confortable. On y a apporté de la nourriture pour vous ; vous pourrez manger un morceau et vous reposer un peu. N'oubliez pas que vous devez vous lever tôt.

— Tôt comment ? demanda Marie.

— Six heures tapantes.

Avant qu'elles n'aient eu le temps de protester, Jim bondit dans le camion et, dans un rugissement, s'éloigna.

À l'intérieur, contrairement aux promesses de Jim, les choses ne se présentaient guère mieux. La porte s'ouvrait directement sur une pièce lugubre, peinte de ce que ma mère qualifia de « beige terne, plutôt sale ». Elle était piètrement meublée d'une table en bois foncé, de quatre chaises et d'un sofa avachi à deux places. Sous la seule fenêtre, qui était garnie de rideaux à fleurs, il y avait une cuisinière et un évier. Deux chambres s'ouvraient sur la pièce, mais elles étaient si petites qu'il y avait à peine de l'espace entre les deux lits à une place.

Le premier des rêves de ma mère, celui de disposer de sa propre chambre, s'évanouit sur-le-champ, de même que le deuxième lorsqu'elle aperçut sous l'évier un tub en fer-blanc : adieu le bain chaud et voluptueux !

Le lendemain matin, les jeunes femmes découvrirent précisément contre quoi elles avaient échangé la misère de l'Irlande : un travail à la ferme et pas dans la maison. Au fil des saisons, elles devraient planter des pommes de terre, ramasser des pommes de terre, brosser des pommes de terre ou emballer des pommes de terre. En hiver, avec les canalisations gelées et la glace qui craquait sous les pieds, elles enfilaient autant de couches de vêtements qu'elles le pouvaient pour aller travailler dans les hangars non chauffés. Leurs doigts raidis par le froid, elles emballaient les pommes de terre dans des caisses en bois pour les mettre de côté et ainsi les repiquer au printemps suivant.

— Tu sais, me raconta ma mère lorsqu'elle m'en parla, nous avons quitté l'Irlande pour échapper à tout ça. Nous étions si crédules ! Nous pensions que nous allions trouver un emploi dans une jolie boutique ou que nous apprendrions à travailler dans des bureaux. Mais ce n'était pas tout à fait notre faute parce qu'on nous avait demandé d'expliquer ce

que nous savions faire, et la plupart d'entre nous avaient certaines compétences. Hélas, toutes celles qui débarquèrent avec moi ce jour-là furent affectées à s'occuper, de l'aube au crépuscule, de ce qu'ils appelaient leurs « royales patates ». La seule chose qui nous plaisait était de nous rendre à la ville le jour de paie. Mais là encore, Madeleine, dès la première fois, nous découvrîmes ce que les gens du coin pensaient de nous. De la lie, c'est ce que nous étions : de la lie irlandaise crasseuse. Ils nous montraient du doigt dans la rue, tu sais. Nous tous autant que nous étions, des immigrés qui se salissaient les mains pour faire un travail qu'eux étaient trop fiers de faire.

Ses yeux furent comme brouillés par un air lointain, presque rêveur, comme c'était toujours le cas lorsqu'elle évoquait cette époque.

— Ainsi, poursuivit-elle, ils ne voulaient pas se mêler à nous et nous ne voulions rien savoir d'eux. Nous finîmes par nous installer dans un quartier de Saint-Hélier, où nous transformâmes de petites tavernes en pubs irlandais. Les Français occupaient un autre quartier, que l'on appelait la « rue des Français ». C'était là que les fermiers allaient les jours de paie. Pas seulement les Français, mais aussi les Irlandais et, par la suite, des Portugais. C'était un vrai mélémélo de langues. Les gens du coin gardaient leurs distances, je peux te le dire. Nous, les filles, nous nous trouvions si sophistiquées, assises dans les bars avec un panaché dans une main et une Gauloise dans l'autre...

— Est-ce là que tu as bu de l'alcool pour la première fois ? demandai-je.

— Oui, chérie, répondit-elle. Le premier verre, mais pas le dernier, ce qui est pire.

2

2008

La première fois que la police me demanda de l'aider dans son enquête, on ne me convoqua pas au poste de police de Jersey, mais dans des grands locaux qu'ils utilisaient à Broadcasting House, l'ancienne maison de la radio de l'île. Ils affirmèrent que, pour une rencontre aussi informelle que la nôtre, « ce serait plus détendu ».

À mon arrivée, je fus conduite dans ce qui ressemblait à un petit salon confortable avec son canapé, ses fauteuils et sa table basse. C'est alors que j'aperçus le magnétophone.

Deux personnes allaient m'interroger, un homme et une femme qui prirent place dans les fauteuils tandis que je m'installais sur le canapé.

Je me rappelle l'avoir trouvé inconfortable, plus bas que les autres sièges, avec une assise en pente qui ne me permettait guère de rester droite. D'épaisses tasses de thé firent leur apparition et, afin de repousser les questions aussi longtemps que possible, je remuai lentement le sucre et bus quelques gorgées.

Je fus soulagée de voir qu'il y avait un cendrier sur la table et, sans en demander l'autorisation, j'allumai une cigarette et tirai une longue bouffée, laissant l'âcreté de la fumée apaiser mes nerfs à vif.